

Compte-rendu

Kouega, Jean-Paul (2007), *A Dictionary of Cameroon English usage*, Peter Lang, Oxford-Bern., 202 p.

L'ouvrage de Jean Paul Kouega *A Dictionary of Cameroon English usage* est une contribution intéressante à la description de l'anglais au Cameroun, en tant que langue de communication de masse qui fonctionne à l'intérieur d'un contexte plurilingue d'exception. L'anglais varie au Cameroun, au même titre que toutes les autres grandes langues de communication dont le français. L'auteur se propose d'observer la variété qu'il appelle *Cameroon English* comme, sinon une variété endogène, du moins une variante singulière de l'anglais. Il ne s'agit pas de camerounismes à l'intérieur de l'anglais tel qu'il est connu sur le plan international, mais bien de l'anglais camerounais (CamE¹).

L'étude s'organise en deux grandes parties qui couvrent 202 pages (avec une présentation intermédiaire du corpus) :

- Une partie introductive renferme toutes les données géopolitiques, linguistiques, socioculturelles et économiques du Cameroun. L'auteur fait ici un rappel des événements historiques que sont la découverte du Cameroun, son occupation coloniale en deux blocs dont l'un anglophone (sous administration anglaise) et l'autre francophone (sous administration française), les particularités de chacune des administrations, l'indépendance et le processus de réunification qui voit le Cameroun devenir une seule entité politico-administrative du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest.

Par ailleurs, la diversité linguistique est soulignée à travers la coexistence de deux langues officielles, huit langues véhiculaires d'envergure régionale (ou provinciale et donc moyenne), à savoir les langues basaa, bulu, duala, hausa, kanuri, mungaka, arabe shoa et wandala (encore appelé mandala). Ces véhiculaires sont, selon l'auteur, coiffées elles-mêmes par quatre lingua franca majeures, le pidgin-english, le ffuldè, le bétè et le camfranglais. Ces quatre derniers idiomes se présentent comme des véhiculaires de grande envergure, qui pour certains comptent des locuteurs transrégionaux².

¹ Nous avons choisi cette traduction parmi d'autres possibles telles que « l'anglais du Cameroun » ou « l'anglais au Cameroun ». L'auteur, précisant que pour lui il n'est pas question de lister des interférences diverses à l'intérieur de l'anglais du Cameroun comme des spécificités (que l'on peut rencontrer), mais bien de décrire une variété endogène, nous préférons traduire « l'anglais camerounais », sans caractère dépréciatif, mais comme un idiome à part entière.

² Ainsi le pidgin-english de par son caractère non ethnique, compterait près de 2 millions de locuteurs de toutes origines ethniques, sociales ; le ffuldè est le véhiculaire des provinces du Nord Cameroun ; le groupe bétè concerne les provinces de Centre et Sud ; le camfranglais est de plus en plus la langue de la ville, ses locuteurs sont surtout jeunes. Toutefois, l'auteur ne mentionne pas (comme il le fait pour les autres idiomes), la zone géographique de ce dernier.

Une description assez large du « Southern British Cameroon » (qui désigne la grande partie anglophone³) est également menée à travers ses langues locales (83 au total), deux langues véhiculaires mineures (le duala et le mungaka), une lingua franca majeure, le pidgin-english et deux langues officielles, le français et l'anglais. A propos de la cohabitation de ces deux langues dans la partie anglophone, l'auteur présente les résultats d'une enquête de 2002 comptant 111 informateurs dans laquelle par exemple 65 % du courrier à l'arrivée et 60 % du courrier au départ est écrit en français⁴.

Cette première partie de l'étude contient en outre une présentation des particularités linguistiques de l'anglais au Cameroun, à travers des éléments de phonologie, de lexicologie, de grammaire. L'auteur précise que, jusque là, les études lexicales ont été les plus nombreuses. Celles-ci décrivent pour la plupart le mode de formation des néologies anglaises. Selon lui, deux principales orientations ont eu cours dans ces recherches lexicologiques, à savoir une description différentielle, insistant sur la norme de l'anglais et listant les particularismes comme des interférences, et une description du processus de formation des mots (de type hétérogène) pour faire valoir l'empreinte toute camerounaise de cet anglais. Kouega fait sienne cette hypothèse de la complexité ou de l'hétérogénéité : l'anglais camerounais est le produit de la coexistence de l'anglais avec d'autres langues et principalement le français et le pidgin-english. Pour l'auteur, cet anglais va au-delà de l'usage oral. Il est surtout écrit, comme l'atteste son corpus de thèse (septembre 2004, publié en 2006) dont les sources vont de la correspondance privée et officielle, aux dissertations d'élèves en passant par la presse officielle, les magazines et les écrits littéraires.

L'auteur présente ensuite en trois pages et demie, les sources qui ont permis la réalisation du dictionnaire qui constitue l'essentiel de la seconde partie du livre. Ces sources sont à la fois écrites et orales.

Le corpus écrit provient de six provenances :

- la correspondance privée et officielle,
- des textes d'expression écrite et des dissertations d'étudiants,
- la presse privée et officielle (y compris les magazines, les brochures, les versions papier et numérique⁵),
- la littérature camerounaise de langue anglaise⁶ (poésie, théâtre, roman),
- la *Gazette officielle*, document de base de la Présidence de la République qui contient les dénominations de tous les ministères, les décrets et ordonnances, les prix des biens de consommation⁷,

³ Qui comprend outre les provinces du Nord-Ouest et du Sud-Ouest et les zones limitrophes de l'Ouest et du Littoral.

⁴ Dans la plupart des services publics et lieux publics (poste, police, banques, hôtels ...), le français et le pidgin-english recueillent des proportions supérieures à celles de l'anglais ou des langues ethniques.

⁵ Il s'agit entre autres de *Cameroon Tribune, Herald, Cameroon Post, Messenger, Witness* ou encore les magazines présentant les bilans d'activité du ministère des Finances ou de la Caisse Nationale de Prévoyance Sociale (CNPS).

⁶ Neuf auteurs au total sont concernés par l'étude.

- le « Cameroon English corpus », créé en 1993 avec l'appui du centre culturel anglais (British Council) et de l'université de Birmingham. Il s'agit d'un ensemble de textes (environ un million de mots), provenant de dix domaines de la vie sociale (presse, religion, tourisme, ...) au Cameroun. L'objectif est de constituer un vaste corpus de base pour une étude quantitative de l'anglais camerounais.

Le corpus oral s'appuie sur des sources diverses et variées. L'auteur cite quelques programmes radio et télé (journaux, débats, publicité, interviews entre autres). Par ailleurs, un certain nombre de sources complémentaires sont évoquées : entre autres les discours politiques, les sermons, les oraisons funèbres, des conversations dans des lieux publics (campus universitaire, commerces, cabines téléphoniques, marchés).

Afin d'atteindre l'objectif de la mise sur pied d'un inventaire lexical (qu'il dénomme dictionnaire) de l'anglais camerounais, l'auteur a respecté un protocole en trois phases :

- l'identification (le repérage) des mots nouveaux ou empruntés (première phase),
- le degré d'intégration de ces mots (deuxième phase),
- la prononciation des nouveaux mots (troisième phase).

Le travail de repérage sur la base du corpus (première phase) est approfondi par le recours, lors de la deuxième phase, à deux groupes d'informateurs à qui les items lexicaux sont présentés et qui doivent illustrer à travers des exemples précis le sens des items divers fournis par les informateurs. Cette étape constitue la confirmation et la validation du degré d'intégration des termes concernés. La troisième phase est fondée sur la collecte d'un matériau sonore fourni par des informateurs⁸ afin de préciser la ou les prononciations des nouveaux termes relevés. L'auteur y explicite les conditions de sélection des informateurs :

- . avoir un cursus scolaire dans l'enseignement de type anglophone au Cameroun et avoir au plus le BACC,
- être un bilingue de haut degré,
- . avoir un travail dans les secteurs de la finance, de l'éducation, de la santé entre autres.

Le « dictionnaire » qui constitue la seconde grande partie du travail comporte un ensemble d'articles lexicaux qui témoignent de la spécificité de ce que l'auteur appelle le « Cameroon English ». Ce travail d'inventaire est suivi en annexe d'un recueil de sagesses populaires et de prénoms les plus en vue.

Évaluation critique

L'orientation générale de la recherche dans une perspective différentielle est une initiative judicieuse lorsqu'il s'agit de l'étude d'une variété de langue⁹.

⁷ Avec la promotion du bilinguisme, ce document présente deux colonnes, l'une en français et l'autre en anglais. Cette traduction officielle semble être un support judicieux dans l'inventaire lexical de l'anglais camerounais.

⁸ Ces informateurs semblent différents des enquêtés.

⁹ Sur les variétés de français en Afrique par exemple, les années 70-80 ont été celles des études lexicales différentielles, marquées par les travaux de l'IFA (1983).

Toutefois, nous avons choisi de revenir sur quelques insuffisances de ce travail liées en particulier à l'élaboration du dictionnaire. Nous les organisons essentiellement en deux pôles. Le premier pôle reviendra sur les problèmes généraux et le corpus ; le second pôle soulèvera les problèmes de méthode.

Problèmes généraux et de corpus

La première réserve concerne la sélection des entrées lexicales. En effet, l'on ne sait pas très bien à la lecture pourquoi ces entrées ont été choisies et pas d'autres. Même sur la base de corpus, il aurait été plus instructif pour les lecteurs de trouver un commentaire de l'auteur sur les raisons du choix des entrées qui forment l'inventaire. La sélection donne une impression d'évidence qui n'en est pas une en réalité. Le choix a-t-il été fait en fonction de certains domaines d'activités (par exemple cas des abréviations du nom des ministères) ? Lesquels ? Le choix est-il fonction de certaines langues pourvoyeuses ? L'auteur a exploité le matériau dont il disposait certainement, en partageant peu d'informations sur la corrélation entre l'implication en volume des langues ou parlers qui coexistent avec l'anglais et les données décrites. Les aires d'emprunt (ou de calque) sont-elles les mêmes en français, en pidgin, en camfranglais, autrement dit dans les langues et parlers qui semblent donner son cachet à l'anglais camerounais ? Y a-t-il plus de pidgin, de camfranglais ou d'autre chose ? Le classement par aire d'emprunt et les proportions d'entrées selon les langues auraient sans doute ajouté de la consistance à cette réflexion.

Cette difficulté à expliciter les critères de sélection des entrées pourrait provenir d'une insuffisance antérieure quant à la définition de la variété à décrire. L'auteur s'exonère de cette tâche qui aurait pourtant eu le mérite de cerner les contours de l'anglais camerounais. En tant que variété bénéficiant d'influences diverses (linguistique, socioculturelle, démo-linguistique, politique ...), sa définition est l'élément-clé de l'organisation de cette description. Est-ce que l'anglais camerounais est tel parce qu'il bénéficie d'une évolution particulière, d'un contexte spécifique ? Quelle est son étendue ? A-t-il des spécificités ? Comment peut-il être délimité ? Sa définition pose-t-elle le problème de la définition des variétés nouvelles en contexte multilingue ? Un échantillon de cet anglais aurait permis de matérialiser toutes ces difficultés. En outre, le lecteur ignore à quel moment les mots qui viennent d'ailleurs et qui enrichissent cet anglais cessent d'être des interférences pour devenir des traits constitutifs de l'anglais camerounais. L'absence de catégorisation pose donc un vrai problème de la délimitation de cette variété.

S'agissant de l'origine des mots, celle des mots empruntés aux langues locales est très peu précise : lorsque l'étymologie est donnée, elle s'appuie sur des variétés déjà hétérogènes telle que le camfranglais et souvent sujettes à la polysémie (ex : « **munyengue** a cagl term for a young girl one desires » ; « **muna** a cagl term for girl » p 148 ; « **ndolo** a cagl term for coaxing, wheedling, cajoling » p. 143). Une meilleure élaboration étymologique et surtout plus de systématisme auraient fait connaître les langues sources et le chemin parcouru par ces termes. Or, le lecteur voit défini un mot d'une variété (en l'occurrence anglaise), par référence à une autre variété (par exemple le camfranglais). Une réflexion sur l'étymologie aurait peut-être permis de suggérer l'hypothèse que la porosité lexicale entre des variétés issues

d'un même contexte est le signe de la complexité de la délimitation de celles-ci, le signe de la nature complexe des continua français (avec ses variétés) et anglais (avec ses variétés dont l'anglais camerounais).

Le problème du choix de la vedette ne sera pas évoqué, l'auteur ne justifie pas la graphie des termes de l'inventaire : y a-t-il eu un travail de dépouillement ? Pourquoi telle graphie ? S'inspire-t-elle de travaux antérieurs ? A-t-il rencontré ou non de problèmes de transcription ? L'impasse sur cette difficulté inhérente à la description des corpus non standard nous a semblé être une lacune. Si l'auteur donne des informations sur le processus de collecte des données et de sélection des informateurs, nous savons en revanche peu de choses sur les informateurs. Il manque des données sociolinguistiques telles que l'âge, le sexe, la zone d'origine (anglophone ou francophone). Savoir si la population d'enquête est plutôt jeune, adulte ou plus âgée pourrait amener à écarter des hypothèses du type : la variété décrite est peut-être un anglais branché ou un pidgin branché.

Comme nous le disions déjà, les références au corpus n'apparaissent pas ou peu comme en témoignent les quelques exemples qui accompagnent la définition des mots répertoriés. Non seulement tous les termes devraient être attestés par un exemple, mais encore le lecteur devrait trouver la référence de cet exemple dans le corpus de l'auteur. Ce manque d'exemples attestés donne une impression générale de hâte ou d'imprécision. Il manque le contexte et les marqueurs de fréquence.

Problèmes de méthode

Nous pensons que la question de la méthodologie est celle qui aura le plus manqué à cette recherche. Présenter le contexte, la situation linguistique mais également les problèmes théoriques que suscite ce type de description aurait eu un réel intérêt pour le lecteur. Ces réflexions théoriques auraient pu porter sur des questions telles que la norme (endogène ?), la variation, la variété (laquelle décrire ? haute, moyenne ou basse ?), le corpus, le continuum, la sélection des données, la fréquence, la typologie des particularités entre autres. Ces éléments non seulement auraient donné une ampleur scientifique à ce travail de description différentielle, mais encore, ils auraient aiguillonné l'exigence de précision, de rigueur et de clarté.

Conclusion

L'ouvrage enrichit certes nos connaissances sur la question linguistique au Cameroun mais souffre d'une impression d'insuffisance, de manque quant à la portée scientifique réelle que des descriptions de ce type peuvent susciter. L'absence de questionnements qui auraient eu le mérite de problématiser certaines notions théoriques dans le contexte camerounais s'apparente à de l'approximation du point de vue scientifique. L'auteur évoque la spécificité de l'anglais camerounais, mais ne démontre pas en quoi celui-ci est particulier. Il y a bien une tentative avec l'exposé d'une grille de réalisations phonétiques mais il manque une explication des bases de ce travail, une réflexion autour de ses fondements sociolinguistiques. Cette réflexion fait l'impasse sur la nécessité d'expliquer le pourquoi et le comment de la variation de l'anglais au Cameroun. On regrettera en particulier qu'il y ait si peu de liens entre la présentation du contexte camerounais et l'inventaire de l'anglais camerounais.

Elsa Ngo Ngok-Graux
Université de Provence

